(cf. cette *Revue*, 1935, p. 391) : il s'agissait, en réponse à une heureuse suggestion de W. B. Anderson, de nous doter d'instruments de travail lexicologiques pour l'étude de l'épopée postaugustéenne. Maintenant que, grâce à des travaux comme celui de M. A. Cordier (*Études sur le vocabulaire épique dans l'Énéide;* cf., en particulier, la bibliographie systématique en tête de l'ouvrage), on commence à bien connaître la langue de l'épopée classique, il sera intéressant de poursuivre l'enquête jusque chez les derniers épigones ; en possession des Index dès maintenant existants, on pourra entreprendre de définir ce qui, dans la poésie épique d'imitation, est, d'une part, stéréotypé et stérile, d'autre part, indice de renouvellement, sinon dans les procédés, en tout cas dans le matériel linguistique.

Bravo aux initiateurs de cette série d'Index, qui prouvent, en réponse au scepticisme de W. B. Anderson, que la race des « Didyme » n'est pas morte ; bravo à Mlle Norma D. Young d'avoir choisi ce travail comme thème de sa dissertation académique et de l'avoir conduit suivant une sage méthode, en s'inspirant des directives proposées par W. A. Oldfather (cf. cette *Revue*, 1938, p. 255-256).

J. Marouzeau.

Archéologie.

Margarete Guetschow, *Das Museum der Prätextat-Katakombe, Atti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia* : Serie III, Memorie, volume IV, 2, Città del Vaticano, 1938, in-4°, 240 p., 45 pl. (résumé italien, p. 212-218).

Mlle Guetschow peut être fière de son œuvre, qui est, peut-on dire, doublement la sienne : les sculptures qu'elle publie ici ont été, en effet, littéralement reconstruites par elle, d'octobre 1929 à la fin de 1932, au prix d'un long travail de *puzzle* qui a consisté à trier, classer, rapprocher un lot de près de mille fragments extraits des déblais provenant des galeries de la catacombe de Prétextat (sur la via Appia Pignatelli).

Un petit nombre seulement de ces reliefs, employés ou réemployés par les chrétiens, ont fait partie du décor de la catacombe : tout le reste y a été accumulé par les effondrements ou glissements du terrain. Cet extraordinaire butin provient sans doute d'un groupe de tombeaux voisins, détruits au cours du moyen âge et dont les sarcophages ont été brisés par des chercheurs de reliques ou des pourvoyeurs de fours à chaux.

Mlle Guetschow est parvenue à reconstituer presque intégralement onze beaux sarcophages et toute une série de reliefs incomplets plus ou moins importants : on les trouvera publiés et décrits dans ce volume, luxueusement édité par l'Académie pontificale, en compagnie de quelques reliefs provenant également de Prétextat et conservés aux

Musées du Latran, et des sarcophages réemployés dans la catacombe encore *in situ*.

On sait que Mlle Guetschow est un des membres les plus brillants de l'équipe recrutée par l'Institut archéologique allemand pour assurer la reprise et l'achèvement du corpus des *Sarkophag-Reliefs* de C. Robert. Son livre présente tous les mérites et les caractères distinctifs des travaux de l'école allemande de Rome : description méticuleuse, analyse stylistique très poussée dans le détail des observations et l'étendue des rapprochements ; effort, enfin, pour situer chaque œuvre dans le développement de l'art funéraire romain et dans la chronologie.

J'avoue ingénument demeurer un peu inquiet de la précision, à mon sens excessive, des résultats admis sur ce dernier terrain : Mlle Guetschow, suivant l'exemple de M. Rodenwaldt, n'hésite pas à dater ses sarcophages à dix, voire à cinq ans près, sur le seul examen de leur style : n'est-il pas bien hardi de projeter de la sorte dans le temps une reconstitution idéale de l'évolution technique de l'art? La pratique a pu connaître bien des remous, bien des divergences contemporaines... Mais ce n'est pas le lieu d'amorcer ici un débat qui ne pourra être utilement engagé avant que nos collègues nous aient livré, dans une œuvre d'ensemble, l'appareil complet de leurs raisons et la totalité des éléments qui leur ont dicté ces conclusions. Le lecteur attentif peut déjà dégager de l'exposé de Mlle Guetschow une quantité d'observations de détail sur l'évolution de la technique, observations très précises, qui vont jusqu'à examiner le « style » d'épannelage des parois internes du sarcophage (p. 187-188) !

Très complète sur l'aspect formel de l'histoire de l'art, l'étude de Mlle Guetschow laisse, par contre, à peu près complètement de côté l'interprétation symbolique de l'iconographie : par là son œuvre appellera plus d'un complément. J'attirerai, en particulier, l'attention des exégètes sur un magnifique sarcophage attique d'enfant (grec de marbre et de travail), pl. XXIV-XXVIII, dont les reliefs évoquent les jeux (musicaux et hippiques) dont l'âme de l'enfant héroïsé jouit dans les loisirs éternels des Champs-Élysées ; relief dont l'inspiration dionysiaque est évidente, comme le montrent les groupes représentant un Éros défaillant d'ivresse, d'une ivresse symbolisant l'extase du jeune myste ; on rapprochera utilement ce sarcophage d'un autre, analogue comme inspiration, découvert par M. Calza dans la nécropole de l'Isola Sacra, près d'Ostie (*Not. d. Scavi*, 1931, pl. XX).

De même, le sarcophage (pl. IV-V), représentant des Centaures et des Néréides emportant les défunts (représentés en buste dans une coquille) vers l'île des Bienheureux, est à rapprocher d'un sarcophage analogue de Naples, que j'ai publié dans mon Μουσικὸς ἀνήρ (Grenoble, 1938, pl. V) :

ici et là, les divinités marines sont représentées en musiciennes, une lyre à la main, ce qui relie l'immortalité méritée par les défunts à l'aspect religieux de la culture antique.

La pièce maîtresse de la collection est constituée par le grand sarcophage à *klinè* que Mlle Guetschow attribue à l'empereur Balbinus : le couple impérial y est représenté trois fois : sur le couvercle, en ronde bosse ; sur la cuve, dans deux reliefs : une *dextrarum iunctio* et un sacrifice de victoire (commémorant la défaite de Maximin?). Cette œuvre serait donc datée très exactement de l'été 238. L'identification, procurée notamment par les monnaies, paraît sûre, tant est caractéristique la physionomie de Balbin ; ce bon type de bourgeois italien obèse est bien digne du rôle historique qu'a joué cet empereur civil, élu du Sénat et victime des prétoriens. Son portrait est une belle œuvre du réalisme romain du IIIe siècle, exprimant noblesse, sérénité majestueuse et digne (avec, ajouterai-je pour mon compte, un rien d'avachissement), tristesse, résignation devant la catastrophe inévitable...

On ne peut tout énumérer : un sarcophage en forme de maison, le fronton (sur un grand côté) orné des instruments professionnels de l'architecte (pl. XXI-XXII) ; un autre représente la légende des Argonautes et constitue un beau spécimen de l'art antonin (date probable : 150-160). C'est le seul document qui remonte au second siècle ; tous les autres appartiennent au IIIe (215-295, précise intrépidement l'auteur), à part quelques reliefs chrétiens du IVe. Les fragments ne sont pas moins instructifs : on note un grand nombre de portraits ; deux portent, finement gravé au-dessus de la tête, sur le cadre, le nom (au génitif) du défunt (pl. XVII : DEMETRI ; pl. XXIX, 3 : DIODOri).

Il faut, d'autre part, retenir des observations précieuses (p. 189-194) sur les traces de *peinture* que présentaient beaucoup de reliefs au moment de leur mise à jour : les reliefs étaient volontiers cernés d'une ligne de cinabre ou de jaune de chrome dessinant leur contour sur le fond plat. Si les visages conservaient toujours la couleur du marbre, par contre des touches de carmin pouvaient relever certains détails (racines des cheveux, commissures des lèvres), les cheveux étaient dorés sur un fond de pourpre ou de bleu, les vêtements ornés de galons également d'or. Quelquefois la polychromie se fait plus envahissante : le sarcophage des Néréides montrait des poissons carmin nageant dans une mer bleue aux vagues rehaussées d'or.

Comme on le voit, tout ceci apporte beaucoup de nouveau à notre connaissance des sarcophages romains. Une dernière pièce mérite de retenir l'attention ; publiée antérieurement par Mlle Guetschow dans la *Rivista di Archeologia Cristiana* (1932, p. 120-145), elle a déjà fait couler beaucoup d'encre (à la bibliographie donnée p. 153, n. 1, et 159, n. 3,

ajouter : Delehaye, ap. *Analecta Bollandiana*, 1936, p. 269-270), sans qu'on puisse dire qu'elle ait été définitivement expliquée. C'est un bas-relief mutilé qui a été utilisé pour fermer un *loculus* de la catacombe et qui porte, dans sa partie gauche, une étrange représentation : une femme, maintenue horizontale dans les bras de deux hommes, est flagellée par un personnage en costume de sacrificateur, en présence de plusieurs spectateurs. Date : 270-280.

Mlle Guetschow hésitait, dans son premier mémoire, entre deux explications : la flagellation serait soit une scène de martyre, et la défunte une chrétienne, soit une scène d'initiation ou de pénitence pratiquée par quelque secte gnostique. Ici, l'auteur se contente de décrire la scène et, pour son exégèse, a passé la plume à M. H. Fuhrmann qui consacre à cette étude un long excursus (p. 159-179).

Sa conclusion est très affirmative : il s'agit bien d'une sculpture chrétienne où la défunte a voulu commémorer le supplice du fouet qu'elle aurait subi pour la Foi sous Dèce ou Valérien et auquel elle avait survécu. J'avoue n'être point convaincu et je continue à être tenté par l'autre hypothèse : flagellation rituelle de quelque secte mystique, gnostique, si l'on veut, mais plus vraisemblablement païenne.

Le caractère chrétien de ce relief n'est rien moins qu'assuré : il peut s'agir (comme le suggère Mgr Wilpert) d'un couvercle de sarcophage païen retaillé pour servir de plaque de loculus. Sans doute, fait observer Mlle Guetschow, les chrétiens évitaient *en général* de réutiliser des sculptures trop païennes, mais il y a pas mal d'exceptions (elle en publie une, et remarquable : pl. XVII, un sarcophage, en place dans la catacombe, représentant le défunt héroïsé, nu, en Dionysos ivre !), et, puisqu'il s'agit d'expliquer un *unicum*, le calcul des probabilités ne joue pas.

L'étrange inscription (mutilée, malheureusement) que nous lisons sur le cartouche central de cette plaque semble attester le réemploi :

Elia Afana/cia posi sa/cofacum/ne suis do/m Elpidio/Nido Ruf.....

C'est du bien mauvais latin (on notera la graphie *Afanacia* pour *Athanasia*, avec son curieux traitement du *th*, analogue à celui du slave moderne), trop mauvais, à mon sens, pour être attribué à quelque affranchi de la première destinataire du relief : au milieu du IIIe siècle, dans une maison assez riche pour se commander un tel relief, dont le caractère extraordinaire suppose une création artistique voulue, on n'écorchait pas la phonétique à ce point ; les caractères paléographiques de l'inscription sont en faveur d'une date tardive. Le complément proposé par M. Fuhrmann est, de toute façon, fantaisiste : (*A*)*elia A*(*th*)*anasia pos*(*u*)*i*(*t*) *sa*(*r*)*cofagum, ne suis dom*(*esticis*) *Elpidio, Nido, Ruf*(*o detrimentum esset*) : manière, dit-il, de mettre lesdits domestiques à couvert vis-à-vis de la police impériale, pour avoir osé représenter une scène de martyre ! ! !

L'argument fondamental de M. Fuhrmann consiste à reconnaître des représentants de l'autorité impériale dans deux spectateurs figurés à droite, dont l'un porterait un faisceau, l'autre un *vexillum* et une baguette (ou une épée?) : il se réfère pour ce dernier personnage à une mosaïque représentant le collège des *praecones*, porteurs de *vexilla* et de caducées (*Arch. Anzeiger*, 1934, c. 456). Mais le premier porte une palme, la chose est claire, et non des faisceaux ; quant au *vexillum*, il peut être, comme la palme, un symbole de victoire ; faut-il rappeler que les *vexilla* comptent parmi les *dona militaria*? On le voit, tout n'est pas dit encore sur cette scène singulière !

H.-I. MARROU.

Ibolya SELLYE, *Les bronzes émaillés de la Pannonie romaine*, avec un appendice par K. EXNER, *Dissertationes Pannonicae* ex Instituto numismatico et archaeologico Universitatis Petro de Pázmány nominatae Budapestinensis provenientes, ser. 2, fasc. 8 : Budapest VIII, Museum Körût, et Leipzig, Harrassowitz, 1939, in-4°, 91 pages, 20 pl. (prix : 25 P. ; relié : 28).

On sera très reconnaissant à l'Institut si actif et fécond de M. Alföldi de ce catalogue très soigné et parfaitement illustré, d'autant plus qu'il est rédigé en français. C'est à nous, en effet, qu'il s'adresse. On a retrouvé dans toute la Hongrie un grand nombre de fibules et autres bijoux de bronze, quelques-uns d'argent, émaillés. Ils ne sont certainement pas de fabrication locale. Les voici ; d'où proviennent-ils? L'auteur note très soigneusement les pièces analogues ou même identiques trouvées dans les forts du Limes et les Pays rhénans, quelques-unes aussi de Gaule et des îles Britanniques. Cette bijouterie vient d'Occident ; l'émail était une spécialité celtique. Ce serait à nous — ou aux Belges — à préciser le lieu de fabrication.

L'auteur cite à plusieurs reprises le mémoire de Françoise Henry sur *Les émailleurs d'Occident* (dans *Préhistoire*, V) ; il n'en a pas retenu, semble-t-il, que la Bretagne romaine dut avoir ses émailleurs ; je crois qu'il a eu tort. Il indique que la villa d'Anthée, près de Namur, fabriqua certainement des fibules émaillées. Mais cette villa ne représente qu'un petit atelier industriel. Il ne paraît pas avoir connaissance du beau catalogue du Musée du Cinquantenaire : *La Belgique ancienne*, III, *La période romaine*, par le baron de Loé. Les bijoux émaillés abondent à Bruxelles non moins qu'à Namur ; tous les cimetières gallo-romains de Namur à Dinant en ont fourni une grande abondance. C'était la « dinanderie » de l'époque romaine. C'est là qu'il faudrait commencer par étudier cette émaillerie.

M. Sellye et, après lui, M. Exner pensent surtout à la région de Co-

logne. Trois inscriptions d'Aquincum mentionnent des *cives Agrippinenses ;* il devait y avoir à Budapest une véritable colonie de commerçants colonais. Cologne a fabriqué du verre. Mais on n'y a jamais trouvé trace d'émailleurs. Les courtiers de Cologne pouvaient importer des bijoux qui ne provenaient pas de leur ville. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les militaires de l'armée du Rhin ont beaucoup aimé les fibules, les boutons, les garnitures émaillées. Il faudrait chercher en Gaule proprement dite, dans la région d'Autun, héritière de Bibracte, ailleurs aussi, peut-être ; il n'est guère de Musée de France qui ne possède des exemplaires de bijoux émaillés. M. Sellye mentionne en Pannonie quelques exemplaires de bronzes étamés ou argentés. Voilà qui ferait penser à Alésia. Grâce à l'Institut de Budapest, la question est posée. Souhaitons qu'il se trouve chez nous quelqu'un pour répondre à M. Sellye.

Reste la question de date. Il y a en Pannonie quelques exemples de l'émaillerie celtique. On ne s'en étonnera pas. Les exemplaires d'époque romaine ne commenceraient guère avant le IIe siècle. C'est à cette date qu'ils apparaissent dans les fortins du Limes. Malheureusement, il en est peu parmi toutes ces trouvailles qui comportent une date précise et l'extrême variété des types interdit — ou du moins a interdit jusqu'ici — une typologie. Il faudra désormais bien observer les fouilles et surtout les cimetières qui fourniront de l'émaillerie. La fabrication de ces fibules se serait arrêtée, estime M. Exner, à l'époque des Sévères, au début du IIIe siècle. Cette date précoce m'étonne. La villa d'Anthée semble bien avoir travaillé au moins jusqu'au milieu de ce siècle, jusqu'aux premières invasions barbares. C'est seulement au Ve siècle, ou peut-être dès le IVe, que le sertissage de verres colorés imite l'effet décoratif de l'émaillerie. Il me paraîtrait vraisemblable que ce vieil art celtique ait survécu jusque-là. Voilà encore une question à étudier en Gaule. Ce que met bien en lumière le catalogue de M. Sellye, c'est l'intensité des relations commerciales entre la Gaule et le bas Danube. Son travail n'est pas moins utile à notre archéologie gallo-romaine qu'à l'archéologie pannonienne.

A. Grenier.

La Via Claudia Augusta Alpinate, publication du *Reale Istituto Veneto di Scienze* : Lettere ed arti, Venezia, 1938, in-4°, 101 pages.

Le sujet est si particulier qu'on ne peut ici consacrer que quelques lignes à ce livre luxueux. Il nous reporte au temps lointain où l'Italie assurait sa suprématie sur la région du Brenner. Deux pierres, semblables à des milliaires, rappelaient que Claude avait construit à travers les Alpes une *uia Claudia Augusta* ouverte par son père (*quam*

Drusus pater Alpibus bello patefactis derexerat). Les deux inscriptions indiquaient que la route aboutissait *usque ad flumen Danubium*, mais la première (*C. I. L.*, V, 8002 = DESSAU, 208), trouvée à Cesio, la faisait partir *ab Alpino*, tandis que la seconde (*C. I. L.*, V, 8003), trouvée à Rablà près de Merano, la faisait partir *a flumine Pado*. Cependant, les savants ont longtemps admis que ces deux bornes nous avaient conservé le souvenir d'une seule et même route. Le présent volume, illustré de vingt-neuf planches, complété par une carte au 500,000e et par un plan formé de photographies juxtaposées, dû à la collaboration entre autres de M. A. De Bon et de Mme B. Forlati, prouve qu'il y a eu deux routes distinctes : une *Claudia Augusta* **alpinienne**, passant par Feltria, Bellunum et remontant la Piave, — et une *Claudia Augusta* **padane**, partant d'Hostilia ad Padum, passant par Verona, Tridentum et remontant l'Adige.

M. DURRY.

Ouvrages scolaires et pédagogiques.

L. LAURAND, *Pour mieux comprendre l'antiquité classique*, 2e partie. Suppl. au *Manuel des études grecques et latines* : Paris, Aug. Picard, 1939, p. 211-466.

J'ai annoncé dans cette *Revue* (t. XIV, 1936, p. 453) le premier volume de ce Supplément ; dans ce « second et dernier volume », dit M. Laurand dans sa Préface, il « achève de condenser les idées que lui a suggérées, au cours d'une longue carrière, l'étude de l'antiquité classique ».

Il s'agit moins d'additions au Manuel, si complet et définitif, que de lectures ou même de récréations à propos de certains points touchés dans le Manuel : le Vésuve ; Mycènes et Tirynthe ; la villa d'Horace ; découvertes à Rome ; portraits de César ; César en Gaule ; le gouvernail ; la mnémotechnie ; discours prononcé et discours écrit ; la patavinité ; le mot typus ; lois phonétiques sans exception ; accent ; phrases conditionnelles ; orthographe ; critique des textes ; les Gaulois ; armées d'autrefois.

Une centaine de pages contiennent des Notes explicatives sur le Manuel : références, éclaircissements, rectifications ; une Table et un Index embrassent toute la matière des deux volumes et rendent la recherche aisée.

Glanure utile après la récolte ; reprise aussi d'articles antérieurs, qu'on sera reconnaissant à l'auteur d'avoir commodément groupés, avec, cependant, l'inconvénient inhérent aux réimpressions, qu'il est difficile de mettre exactement à jour.

Un des chapitres à mon avis les plus utiles, c'est celui où M. Laurand